

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle

Paul PUY, du Dahomey aux Comores

Paul Puy est né le 10 octobre 1880 dans le 5^e arrondissement de Paris. Sa mère Pauline, âgée de 30 ans, était originaire de La Courtine (Creuse) et travaillait à Paris comme domestique depuis mars 1879. Elle avait déjà un enfant de 3 ans et s'occupait de sa propre mère, veuve et infirme. Elle n'avait pas de ressources suffisantes pour prendre en charge le petit Paul.

Le 14 octobre, Paul Puy est admis comme enfant assisté sous le n° 64 857 et envoyé immédiatement dans l'agence de Château-Chinon où il est confié, le 18 octobre, à « la nommée Goussot femme Courault » dans la commune de Fachin, chez qui il restera continuellement jusqu'à l'âge de 13 ans et où il reviendra passer certaines vacances.

Chaudement recommandé par son directeur (« élève modèle, bonne conduite et amour du travail ; certificat d'études primaire obtenu à 10 ans ½ »), il intègre, le 1^{er} novembre 1894, l'école d'horticulture de Villepreux, d'où il sort en seconde position en avril 1898. Placé le 1^{er} avril 1898 à l'hôpital Tenon, il déclare y être bien.

Néanmoins, un an plus tard, fin 1899, il fait partie des cinq premiers élèves de l'Ecole placés comme stagiaires au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne tout nouvellement créé ; puis, il est engagé en juillet 1900 par la Compagnie de l'Ouémé, au Dahomey : 200 francs par mois, nourri, logé.

Dès l'escale de Conakry, il écrit à Monsieur Guillaume, son ancien directeur à Villepreux : « Nous venons de faire escale à Conakry et comme nous ne repartirons que demain soir, j'en profite pour vous écrire en quelques mots.

Je ne me suis embarqué que le 15 juillet par Bordeaux et je ne serai pas fâché d'arriver à Cotonou car un voyage en mer est bien monotone.

Pour commencer, j'ai été malade pendant 2 jours. Nous avons été 4 jours sans voir la terre. Notre première station a été Ste-Croix de Ténériffe. Ensuite nous sommes arrivés à Dakar où nous n'avons fait que stopper à cause de la fièvre jaune. L'aspect de cette ville est triste. Aucune verdure ne couvre le sol complètement rouge. Autant Dakar paraît triste, autant Conakry paraît gai. Nous sommes entrés dans le port ce matin avec une pluie torrentielle. C'est la saison des pluies de ce moment, ce qui fait que tout est vert. J'ai été faire une petite excursion à terre ce qui m'a remis un peu les jambes et m'a permis en même temps de satisfaire ma curiosité. Malheureusement je n'ai pu aller très loin, car dans la terre détrempée on enfonçait jusqu'à la cheville. J'ai vu quelques pieds de café, de cacaoyer, ainsi que d'énormes cocotiers. Ce qui comprend la plus grande partie de Conakry, ce sont les factoreries de quelques grandes maisons de commerce où sont amenés tous les produits de l'intérieur pour être embarqués.

Dans six jours j'arriverai à Cotonou, de là je remonterai l'Ouémé en pirogue jusqu'à Dogba, poste le plus près de la concession.

Une huitaine de jours après mon arrivée, je vous réécrirai afin de vous donner mon adresse, ainsi que quelques renseignements sur ma situation.

Veuillez recevoir, Monsieur le Directeur, l'hommage de mon profond respect.

Votre serviteur dévoué, Puy Paul. »

Effectivement nous trouvons une lettre du 27 août 1900 : « Monsieur le Directeur, Je suis enfin arrivé à mon poste le 9 août après avoir débarqué à Cotonou le trois. Là, j'ai pris deux jours de repos et je me suis ensuite embarqué dans une pirogue avec 5 noirs pour remonter

le fleuve Ouémé. C'est un système de navigation très lent, car il m'a fallu 34 heures pour parcourir 80 kilomètres. Enfin, après avoir passé une nuit en pirogue, dévoré par les moustiques, je suis arrivé au matin à Dogba, où se trouve la première factorerie de la Compagnie. J'avais encore sept heures de transport en hamac pour arriver à Adja-Ouéré. Je ne me suis mis en route que le lendemain avec les porteurs.

A Adja-Ouéré, j'ai retrouvé M. Le Testu, ancien élève de l'Institut Agronomique et un autre agent de la Compagnie, chargé de la comptabilité. Ce village où nous sommes est situé à peu près au centre de la concession. Celle-ci a une étendue de 136.000 hectares compris entre l'Ouémé et la frontière anglaise du Lagos. La factorerie de Dogba fait un commerce assez important d'huile et d'amande de palme.

Un assez grand nombre de lianes et d'arbres à caoutchouc croît dans les forêts, et c'est de l'exploitation de ces lianes que nous nous occupons de ce moment. Nos équipes d'ouvriers sont sous la surveillance d'un ou deux tirailleurs, car, n'étant pas gardés, ils emporteraient le caoutchouc aux Anglais qui, au Dahomey comme partout, cherchent à nuire à notre commerce. Je n'ai encore fait qu'une excursion de cinq jours avec M. Le Testu afin de choisir l'emplacement où nous établirons nos cultures et j'ai remarqué beaucoup de cannas, de coléus et d'ananas. Les agératum couvrent le terrain le long des sentiers.

Pour le moment la végétation est splendide car on sort de la saison des pluies, mais aux mois de février et mars, époque de la grande sécheresse et que souffle l'Harmattan, c'est tout à fait changé.

La moyenne de la chaleur maintenant est de 28° le jour et dans la nuit le thermomètre descend à 18 et 20. Ces changements brusques de température sont très mauvais. L'air est lourd et humide.

Jusqu'à présent je n'ai pas encore eu d'accès de fièvre, mais ça viendra.

Je vais aussi vous donner quelques renseignements sur les habitants.

Ils sont divisés par tribus et celle qui habite notre concession est la tribu des Yoruba, dont la marque est de trois cicatrices faites au couteau sur la joue droite. A la tête de chaque village, se trouve un roi et plusieurs ministres.

Les habitations sont faites en argile rouge et couvertes en roseaux.

Les ignames, les caladium, les arachides, le manioc et autres fruits du pays servent de nourriture aux indigènes. Pouvant avoir leur nourriture sans beaucoup de travail, les habitants sont très paresseux.

Aussi pour les forcer à travailler, le Gouvernement de la Colonie a établi l'impôt personnel et pour payer cet impôt les indigènes sont forcés de gagner l'argent nécessaire, car la monnaie qui circule entre eux n'est autre chose que des Cauris.

La situation est un peu monotone pour débiter mais je n'ai aucun regret d'être parti.

C'est avec un grand plaisir que je recevrai de vos nouvelles.

Les courriers pour la Côte Occidentale d'Afrique partent le 15 de chaque mois de Bordeaux par la Compagnie maritime des Chargeurs Réunis et le 25 de Marseille par les vapeurs de la Cie Fraissinet. Quinze centimes suffisent pour l'affranchissement de la lettre.

PS : la poste ne desservant pas Adja-Ouéré, nos lettres sont adressées à Dogba et nous sont apportées par un de nos employés. »

Lettre à M. Guillaume de Adja Ouéré, le 27 novembre 1900 : « J'ai reçu votre longue lettre le 7 novembre et je vous assure que c'est avec un grand plaisir que j'en ai pris connaissance. Je dois d'abord commencer par vous faire d'humbles excuses pour avoir laissé passer un courrier sans vous en avoir accusé réception. J'ai voulu attendre les premiers jours de décembre pour

pouvoir en même temps vous envoyer mes souhaits de bonne année. Le premier janvier sera pour moi un peu monotone, mais par la pensée je serai présent à la petite fête qui a lieu chaque année à l'Ecole.

Je vous prie donc, Monsieur le Directeur, de transmettre au personnel de ma connaissance et à tous mes camarades mes meilleurs souhaits.

Quant à moi, je suis toujours en excellente santé quoique j'ai un peu à souffrir de la chaleur avec les 35° que nous avons actuellement. Je suis maintenant fait à ma nouvelle situation. De leur côté les indigènes sont un peu moins farouches, et avec un peu de patience ils arriveront à savoir se servir des outils qui les premiers jours avaient l'air de les épater.

De ce moment, je fais construire ma maison, car celle où nous logeons était une case à la mode indigène et lorsque souffle le siroco, elle menace de nous dégringoler sur la tête. On est beaucoup mieux dans ces cases que sous la tente, car avec une épaisse couverture de roseaux, on y est à l'abri du soleil. Comme les pierres sont tout à fait rares au Dahomey, notre nouvelle habitation sera dans le genre des maisons en terre du nord de la France.

Aux colonies, il faut faire un peu de tout. M. Le Testu étant souvent en route sur la concession, j'ai en plus la comptabilité, la paye des ouvriers et tout ça en monnaie anglaise, comme d'ailleurs presque toutes les colonies françaises. Lorsqu'une pièce de monnaie est un peu oxydée, les indigènes la prennent difficilement, pour eux il faut que ça brille.

Etant à l'époque de la saison sèche, la récolte du caoutchouc est plus abondante. Nous ne faisons récolter que celui de meilleure qualité fourni par le Landolphia owariensis. Il existe aussi dans la forêt d'autres Landolphia et plusieurs espèces de Fiens donnant du caoutchouc poisseux, de qualité inférieure. Nous en avons envoyé des échantillons à l'Administration de la Compagnie pour les faire expertiser. Le Landolphia est une liane de 25 à 30m de hauteur et qui ne se ramifie qu'une fois qu'elle a atteint la cime des arbres. Pour en retirer le latex, les indigènes coupent la tige à l'endroit où elle se ramifie et l'étendent par terre. Ensuite ils enlèvent l'écorce tout autour sur 2 cent de large et cela tous les 0,15 à 0,20 cent. Avec du jus de citron et de l'eau salée répandue sur la plaie, le latex se coagule immédiatement. Le caoutchouc est ensuite roulé en boules de 10 à 15 cent de diamètre. Ce caoutchouc nous revient en moyenne à 3f le kilog. Nous l'envoyons à Anvers où il est vendu de 6f à 6,50. Nous nous occupons aussi de ce moment d'une plantation de Manihot Glaziowi, également un arbre à caoutchouc.

Quant aux cultures des indigènes, elles sont bien minimes. Des ignames, de l'arachide, des patates et du maïs, c'est à peu près tout ce qu'ils cultivent. Ceci dans la contrée que je connais. La notice sur le Dahomey dit beaucoup d'autres choses, mais c'est un peu de la fumisterie.

La main d'œuvre est difficile à recruter et ce n'est que pour avoir de l'argent pour acheter de l'alcool, du tabac et de la poudre que les indigènes travaillent pour les blancs. Ils passent facilement quatre ou 5 jours à faire tam-tam. La mort d'un des leurs est pour eux une occasion de fête, ils dansent pendant 2 ou 3 jours sur la tombe et tirent des coups de fusil en l'air. Le défunt est presque toujours enterré dans sa case ou à proximité.

Quelquefois ces séances de tam-tam se continuent pendant la nuit et ne nous amusent pas beaucoup, mais comme ça entre dans leur religion, il ne faut pas les en empêcher, si l'on veut être de leurs amis. Les chefs féticheurs ont déjà, par empoisonnement et d'entente avec les cuisiniers, fait mourir plusieurs européens dans la colonie, parce que ceux-ci s'opposaient au tam-tam.

J'ai trouvé beaucoup de plantes d'ornement employées en France. Les cannas, caladium, agératum, coléus ne sont pas rares. Les ananas poussent naturellement mais je crois qu'ils ont été importés car on en trouve qu'aux environs des villages. J'ai vu aussi dans quelques villages

des céréus en groupes et entourés d'une petite palissade. Ces plantes servent de fétiche. Quant aux arbres de la forêt, les principaux sont l'Adansonia qui a quelquefois 2 m. de diamètre et sert à faire les pirogues, le Karité, dans le fruit duquel les indigènes récoltent une espèce de graisse. Un seul de tous les arbres peut servir à la menuiserie ou au bois de charpente, il est connu par les indigènes sous le nom de Roco. Tous les autres sont des bois mous et attaqués par les termites. J'ai en outre établi un jardin potager où j'ai de la salade, des aubergines, des choux, des radis. J'avais semé des haricots pris dans nos caisses de vivres et nous mangeons actuellement des haricots verts. Nous abandonnons un peu de cette façon les conserves ou le fer blanc, comme dit M. Dybowski.

Je vois, Monsieur le Directeur, mes 4 pages qui être bientôt remplies, c'est avec regret que je vais finir ma conversation.

C'est une distraction aux colonies d'écrire et de recevoir beaucoup de lettres, c'est pourquoi je suis si bavard.

Je vous souhaite encore une fois, ainsi qu'à tous mes camarades une bonne et heureuse année. C'est toujours avec plaisir que je recevrai de vos nouvelles et vos bons conseils.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'hommage de mon profond respect.

Paul Puy, agent de la Cie de l'Ouémé-Dahomey à Dogba (Dahomey)

PS : ayant vu à Porto Novo, dans le jardin de la douane, une vigne avec du raisin, je vous serais bien reconnaissant de m'envoyer quelques sarments, pour tâcher d'en avoir quelques pieds. Je ferais des boutures à un œil. »

Le 16 octobre 1901, les oreilles de Dybowski doivent siffler : « Monsieur le Directeur, J'ai reçu votre lettre du 1er septembre seulement avant-hier. Par suite d'une avarie de machines, le paquebot est resté 10 jours à Conakry. (...) Je désire que ma lettre vous trouve en bonne santé, ainsi que Madame votre mère.

Pour moi, je me porte toujours bien. Je trouve les jours un peu plus longs, car M. Le Testu a été nommé directeur de la Compagnie et n'est guère que 8 jours par mois avec moi. J'ai donc récolté la comptabilité et la responsabilité d'Adja-Ouéré, car en outre des travaux agricoles, j'ai un magasin de marchandises, tenu par un employé noir.

La saison des plantations est terminée, la saison sèche s'annonce, ainsi que les nuits froides de décembre et janvier, ce qui me vaudra sans doute quelques accès de fièvre.

J'ai eu aussi des nouvelles de Thévenin au dernier courrier, il me tient au courant des faits divers du Jardin colonial, des cases malgaches ; en somme il n'y manque plus que les noirs. Ce serait alors le rêve de M. Dybowski : les colonies en France. Quant à Thévenin, il attend toujours, et je crois que moi, Monsieur le Directeur, si j'avais suivi les conseils de M. Dybowski, c'est-à-dire me présenter à la Compagnie sans être accompagné de vous, je serais encore à Nogent.

Comme le dit Thévenin, dans les promesses qui lui sont faites, il va de Madagascar au Tonkin et du Tonkin à la Guyane, et devait partir le 13 septembre.¹

M. Dybowski ne se presse pas de se défaire de lui, c'est un garçon intelligent qui lui rend de grands services et ne lui coûte pas cher.

Au sujet de la Tunisie, il n'y a en effet rien à faire, et la presse tape dur sur la Direction de l'Agriculture.

On a créé dernièrement une cour d'appel à Bingerville, à la Côte d'Ivoire, pour les colonies de la Côte Occidentale d'Afrique, il n'y a aucun européen, les magistrats seront les seuls ; ils

¹ Raoul Thévenin est parti en Guyane, voir sa biographie sur ce site

jugeront sans doute les différends qui surviendront entre eux. M. Eug. Etienne a écrit à ce sujet des articles intéressants dans la « Dépêche Coloniale ».

En vous souhaitant une bonne santé et en attendant le plaisir de vous revoir, agréez, Monsieur le Directeur, mes respectueuses salutations.

Votre élève reconnaissant, P. Puy »

Au bout de deux ans au Dahomey, sa compagnie étant dissoute, Paul Puy part en octobre 1902 aux Comores, sur l'île d'Anjouan. Escales à Port-Saïd, Suez, Djibouti, Zanzibar. Il fait route avec son ami Maurice Nicolas qui va prendre son poste à Madagascar et fait une description enthousiaste d'Anjouan : *« L'île est vraiment étonnante comme végétation : ce ne sont que Vanilliers, Camphriers, Manguiers, Cocotiers, etc. mélangés, le pays montagneux offre des vallées ravissantes où circulent différents cours d'eau. »*

Une lettre de Paul Puy est publiée dans le bulletin 1904. Il dit que *« pour les vivres on est à la merci d'un créole, seul commerçant de l'île et que les notes sont salées. Avis à celui qui voudrait devenir restaurateur là-bas. »*

D'après le bulletin 1907, il revient à plusieurs reprises en France pour raisons de santé. Il risque même de se retrouver à la prison du Cherche-Midi pour insoumission, mais arrive à prouver qu'il est en règle et est proposé pour la réforme.

Le 17 octobre 1906, il écrit : *« Me voilà de retour à Anjouan depuis le 31 juillet. Je n'ai pas repris le poste que j'avais auparavant. M. Laurent, le directeur, étant parti en congé, je fais l'intérim jusqu'à son retour en janvier.*

Quelle désolation dans l'île autrefois si verte et si fertile. Depuis le cyclone de décembre, il n'a presque pas plu et les plantations de vanilles sont aux ¾ mortes. En outre, la politique coloniale est tout à fait défavorable aux planteurs ; la main d'œuvre augmente et rend moins. Je ne conseille à personne d'engager des capitaux à Anjouan.

C'est le moment de la préparation de la vanille ; nous pouvions faire une récolte de 5 000 kilos, le cyclone nous l'a réduite à 2 000.

Ma santé est bonne ; j'espère avoir plus de chance qu'à mon dernier séjour. Je me sers de la baleinière² le moins possible, craignant un second bain. »

Le bulletin 1907 conclut : *« Puy est de retour en France ayant abandonné les colonies. »* Effectivement les bulletins suivant le notent comme jardinier concierge de l'Assistance publique jusqu'en 1923, où l'on précise qu'il est jardinier à la Maison de retraite La Rochefoucauld.

Il s'est marié à Paris (11^e) le 28 mai 1907 et décède à Anthony le 11 juin 1965, donc à 84 ans.

² Canot long et étroit